

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNEE 1957

N°

957

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'Etat)

PAR

BOCCARD ALAIN

né le 24 Octobre 1926, à ANVERS (Belgique)

Présentée et soutenue publiquement le

**LES SPÉCIALISTES
de l'HOTEL-DIEU de TROYES**

Président :

Léon BINET, Professeur

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris

Imprimerie LA RENAISSANCE

1, rue de la Trinité

TROYES

1957



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Nom du Candidat : **BOCCARD**

Prénom : **ALAIN**

Date de la soutenance :

Numéro d'ordre :

BOCCARD (Alain)

Les Spécialistes de l'Hôtel-Dieu de Troyes. — Troyes, Ed. La Renaissance, 1957, in - 8°, 48 pages.

(Th. méd. (Et.), Paris, 1957-
N°).

BOCCARD (Alain)

Les Spécialistes de l'Hôtel-Dieu de Troyes. — Troyes, Ed. La Renaissance, 1957, in - 8°, 48 pages.

(Th. méd. (Et.), Paris, 1957-
N°).

BOCCARD (Alain)

Les Spécialistes de l'Hôtel-Dieu de Troyes. — Troyes, Ed. La Renaissance, 1957, in - 8°, 48 pages.

(Th. méd. (Et.), Paris, 1957-
N°).

BOCCARD (Alain)

Les Spécialistes de l'Hôtel-Dieu de Troyes. — Troyes, Ed. La Renaissance, 1957, in - 8°, 48 pages.

(Th. méd. (Et.), Paris, 1957-
N°).

Nom du Candidat : **BOCCARD**

Prénom : **ALAIN**

Date de la soutenance :

Numéro d'ordre :

BOCCARD (Alain)

Les Spécialistes de l'Hôtel-Dieu
de Troyes. — Troyes, Ed. La
Renaissance, 1957, in-8°, 48
pages.

(Th. méd. (Et.), Paris, 1957-
N°)

BOCCARD (Alain)

Les Spécialistes de l'Hôtel-Dieu
de Troyes. — Troyes, Ed. La
Renaissance, 1957, in-8°, 48
pages.

(Th. méd. (Et.), Paris, 1957-
N°)

BOCCARD (Alain)

Les Spécialistes de l'Hôtel-Dieu
de Troyes. — Troyes, Ed. La
Renaissance, 1957, in-8°, 48
pages.

(Th. méd. (Et.), Paris, 1957-
N°)

BOCCARD (Alain)

Les Spécialistes de l'Hôtel-Dieu
de Troyes. — Troyes, Ed. La
Renaissance, 1957, in-8°, 48
pages.

(Th. méd. (Et.), Paris, 1957-
N°)

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNEE 1957

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'Etat)

PAR

BOCCARD ALAIN
né le 24 Octobre 1926, à ANVERS (Belgique)

Présentée et soutenue publiquement le

**LES SPÉCIALISTES
de l'HOTEL-DIEU de TROYES**

Président :

Léon BINET, Professeur

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris



Imprimerie LA RENAISSANCE
1, rue de la Trinité
TROYES
1957

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. Bénard (H.), Brocq (P.), Bulliard (H.), Cadenat (F.), Carnot (P.), Chabrol (Et.), Champy (C.), Chevassu (M.), Debré (R.), Delbât (P.), Donzelot (E.), Gastinel (P.), Guillain (G.), Halphen (E.), Harvier (P.), Laroche (G.), Laubry (Ch.), Lemaître (F.), Lévy-Solal (E.), Lhermitte (J.), Lian (C.), Loeper (M.), Marion (G.), Mathieu (P.), Mocquot (P.), Mondor (H.), Mulon (P.), Olivier (E.), Richet (Ch.), Sannié (Ch.), Sézary (A.), Tanon (L.), Velter (E.).

DOYEN Léon BINET.

Membre de l'Institut

ASSESSSEUR Jean VERNE.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	CORDIER (G.)
Anatomie pathologique	DELARUE (A.)
Bactériologie	FASQUELLE (R.)
Biochimie médicale	JAYLE (M. F.)
Biologie appliquée à l'Education physique et aux Sports	CHAILLEY-BERT (P.)
Biologie médicale	FAUVERT (R.)
Cancérologie médicale et sociale	BERNARD (J.)
Clinique de cardiologie	MOUQUIN (M.)
	SICARD (A.)
Cliniques chirurgicales	Beaujon QUENU (J.)
	Cochin MENEGAUX (G.)
	Hôtel-Dieu MOULONGUET (P.)
	Salpêtrière MERLE D'AUBIGNE (R.)
Clinique chirurgicale réparatrice et Orthopédique	de GAUDARD-D'ALLAINES (F.)
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire	FEVRE (M.)
Clinique de chirurgie infantile et orthopédie	MONOD (R.)
Clinique de chirurgie pleuro-pulmonaire	FUNCK-BRENTANO (P.)
Clinique gynécologique	DEGOS (R.)
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	CATHALA (J.)
Clinique des maladies des enfants	MOLLARET (P.)
Clinique des maladies infectieuses	DELAY (J.)
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale	HAMBURGER (J.)
Clinique des maladies métaboliques	CHEVALLIER (P.)
Clinique des maladies du sang	ALAJOUANINE (T.)
Clinique des maladies du système nerveux	JUSTIN-BESANÇON (L.)
	Bichat DE GENNES (L.)
Cliniques médicales	Broussais MOREAU (R.)
	Cochin BARIETY (M.)
	Hôtel-Dieu DEBRAY (C.)
Clinique médicale d'hydro-climatologie thérapeutique	PASTEUR VALLERY-RADOT (L.)
Clinique médicale propédeutique	BOULIN (R.)
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des malades de la nutrition	PETIT-DUTAILLIS (D.)
Clinique de neuro-chirurgie	LACOMME (M.)
	Baudelocque VARANGOT (J.)
Cliniques obstétricales	Port-Royal LANTUEJOUL (P.)
Clinique d'obstétrique et de gynécologie	RENARD (G.)
Clinique ophtalmologique	AUBIN (A.)
Clinique oto-rhino-laryngologique	BERNARD (E.)
Clinique de pneumo-phthisiologie	HEUYER (C.)
Clinique psychiatrique infantile	LELONG (M.)
Clinique de puériculture	COSTE (F.)
Clinique rhumatologie médicale et sociale	DECHAUME (M.)
Clinique stomatologie	SÈNEQUE (J.)
Clinique thérapeutique chirurgicale	

	MM.
Clinique thérapeutique médicale	LEMAIRE (A.)
Clinique urologique	FEY (B.)
Embryologie	GIROUD (A.)
Génétique médicale	LAMY (M.)
Histoire de la médecine et de la chirurgie	SOULIE (P.)
Histologie	VERNE (J.)
Hygiène et clinique de la première enfance	TURPIN (R.)
Hygiène et médecine préventive	JOANNON (C.)
Médecine légale	PIEDELIEVRE (R.)
Médecine du Travail	DESOILLE (H.)
Parasitologie et histoire naturelle médicale	GALLIARD (H.)
Pathologie chirurgicale	COUVELAIRE (R.)
Pathologie exotique	LAVIER (G.)
Pathologie expérimentale et comparée	LENÈGRE (J.)
Pathologie humorale et immunologie expérimentale (chaire à titre person.)	MERKLEN (F.)
Pathologie médicale	DECOURT (J.)
Pathologie et thérapeutique générales	GARCIN (J.)
Pédiatrie sociale	MARIE (J.)
Pharmacologie et matière médicale	HAZARD (R.)
Physico-chimie médicale (chaire à titre personnel)	DOGNON (A.)
Physiologie	BINET (L.)
Physique médicale	STROHL (A.)
Radio-logie médicale	DESGREZ (H.)
Technique chirurgicale	PATEL (J.)
Thérapeutique	BROUET (G.)

II. — PROFESSEURS SANS CHAIRE

MAITRES DE CONFERENCES-AGREGES ET AGREGES

	MM.		MM.
Anatomie	DELMAS (A) pr. s. ch. CABROL (C.) DEBEYRE (J.) OLIVIER (G.)	Médecine légale	DEROBERT L. pr. s. ch. GAULTIER (M.) HADENGUE (A.)
Anatomie pathologique	GAUTHIER-VILLARD (Mlle P.) pr. s. ch. BUSSER (F.) GOUYGOU (Ch.)	Médecine du Travail	ALBAHARY (C.)
Bactériologie	NÉVOT (A.) pr. s. ch. CHRISTOL (D.)	Neuro-chirurgie	DAVID (M.)
Biochimie médicale	ETTORI (J.), pr. s. ch. DESGREZ (P.) POLONOVSKI (J.) SCHAPIRA (R.)	Neurologie	LHERMITTE (F.)
Biologie médicale	BOURLIÈRE (F.)	Obstétrique	GRASSET (J.) LE LORIER (G.) LEPAGE (F.) MERGER (R.) MORIN (P.) RAVINA (J.) ROBEY (M.)
Dermato-Syphiligraphie	DUPERRAT (F.)	Ophthalmologie	BRÉGEAT (P.) DESIGNES (P.)
Embryologie	TUCHMANN-DUPLESSIS (H.)	Orthopédie	JUDET (R.)
Histologie	COUJARD (R.) N... N...	Oto-rhino-laryngologie	AUBRY (M.) MADURO (R.)
Hydrologie	CORNET (A.)	Parasitologie	BRUMPT (L.C.) CHABAUD (A.)
Hygiène	BOYER (J.), pr. s. ch. DEPARIS (M) pr. s. ch.	Pathologie chirurgicale	ABOULKER (P.) BARCAT (J.) BAUMANN (J.) CAUCHOIX (J.)
Maladies infectieuses	BASTIN (R.)		

	MM.		MM.
Pathologie chirurgicale .	DUBOST (C.)	Pédiatrie	JOSEPH (R.)
	FAUREL (J.)		MOZZICONACCI (P.)
	FLABEAU (F.)		POLONOVSKY (Cl.)
	GERMAIN (A.)	Pharmacologie	CHEYMOL (J.), pr. s. ch.
	GOSSET (J.)		LEVY (Melle J.), pr. s. ch.
	LAURENCE (G.)	Physiologie	BARJETON (D.), pr. s. ch.
	LORTAT-JACOB (J.)		PARROT (J.), pr. s. ch.
	MATHEY (J.)		DEJOURS (P.)
Pathologie expérimentale .	OLIVIER (Cl.)	Physique médicale	DJOURNO (A.), pr. s. ch.
	POILLEUX (F.)		GOUGEROT (L.)
	THOMERET (G.)	Pneumo-Phtisiologie . . .	KREIS (B.)
	VERNE (J. M.)		PICHOT (P.)
	LCEPER (J.)	Psychiatrie	MICHAUX (L.)
	MAURICE (P.)	Psychiatrie infantile . . .	DELBARRE (F.)
	BOUDIN (G.)	Rhumatologie	CERNÉA (P.)
	BOUVIER (J.-B.)	Stomatologie	CHAPUT (M ^{me} A.)
Pathologie médicale . . .	BRICAIRE (H.)	Thérapeutique	CHASSAGNE (P.)
	BRISAUD (H.)	Urologie	KUSS (R.)
	CASTAIGNE (P.)		
	CONTE (M.)		
	DEROT (M.)		
	DOMART (A.)		
	LAMOTTE (M.)		
	LAROCHE (C.-P.)		
	MACREZ (Cl.)		
	MILLIEZ (P.)		
	PÉQUIGNOT (H.)		
	PERRAULT (M.)		
	RAMBERT (P.)		
	ROYER (P.)		
	THIEFFRY (St.)		
	TURIAF (J.)		
	WOLFROMM (R.)		
	N...		

III. — PROFESSEURS SANS CHAIRE ET AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

	MM.		MM.
Clinique chirurgicale . . .	AMELINE (A.)	Clinique neurologique . .	DE SÈZE (S.)
	HUGUIER (J.)	Clinique obstétricale . . .	MAYER (M.)
	LÉGER (L.)	Clinique ophtalmologique	OFFRET (G.)
	PADOVANI (P.)	Clinique pédiatrique . .	LAPLANE (R.)
Clinique médicale	ROUX (M.)	Clinique psychiatrique . .	BARUK (H.)
	DREYFUS (Gilbert)		
	HAGUENAU (J.), pr. s. ch.		
	KOURILSKY (R.)		
	MARCHAL (G.)		

Secrétaire général de la Faculté M. MOREL (J.)
Secrétaire M^{lle} CHAINTREUIL (G.)

Conservateur, chargé de la direction M. le Docteur HAHN (A.)
Conservateur M^{lle} GOICHON (A.)
Bibliothécaires M^{lles} DUMAITRE (P.), LAURENT (H.),
LE NOIR (G.), QUIEVREUX (E.)

A MA FEMME

A MES PARENTS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LEON BINET

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris

En remerciement du très grand
honneur qu'il a bien voulu nous faire
en acceptant la Présidence de notre
Thèse.

A MONSIEUR LE DOCTEUR EDMOND GUR

Ancien Interne de l'Hôpital Saint-Joseph de Paris

Président du Conseil Départemental de l'Aube
de l'Ordre des Médecins

Président de la Société Académique de l'Aube

Qui a bien voulu nous inspirer cet
ouvrage, et nous guider dans son
élaboration.

Avec notre profonde gratitude.

A MES MAITRES DE L'HOTEL-DIEU DE TROYES

MONSIEUR LE DOCTEUR E. MERAT

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris
Chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Troyes

et son Assistant

MONSIEUR LE DOCTEUR Ch. PIAT

MONSIEUR LE DOCTEUR M. HUREZ

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris
Médecin-chef de l'Hôtel-Dieu de Troyes

MONSIEUR LE DOCTEUR P. APOSTOLIDES

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

et **MONSIEUR LE DOCTEUR J. LEVEAU**

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

Médecins du Service des Enfants

MONSIEUR LE DOCTEUR M. TIROLE

Médecin-chef de la Maternité

Avec la reconnaissance que nous
leur devons pour leur enseignement.

Qu'ils veuillent bien trouver ici
l'expression de notre gratitude.

AVANT-PROPOS

Faisant suite aux thèses de nos prédécesseurs et amis, Madame Delatour et Jean-Bernard Lamouret, sur les Médecins et les Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu de Troyes, cet ouvrage consacré aux Spécialistes, s'efforce de montrer comment, au cours des âges, ces derniers, avec des moyens matériels et des connaissances sans cesse plus étendues, ont toujours tenté de guérir ou de soulager leurs semblables.

Ainsi sera réalisée une biographie de tous ceux qui, depuis bientôt 500 ans, ont œuvré dans notre vieil Hôtel-Dieu.

INTRODUCTION

Les spécialités, rendues indispensables par le développement sans cesse grandissant des techniques, apportent chaque jour une aide de plus en plus précieuse au diagnostic et au traitement.

Qu'il s'agisse d'un fond d'œil, d'un examen radiologique ou biologique, il est bien évident qu'un seul praticien ne peut plus, à l'heure actuelle, assumer la charge d'examens si divers.

Le médecin classique du XVIII^e ou du XIX^e siècle, en principe omniscient, a cédé la place à l'équipe médicale ou chirurgicale, où plusieurs praticiens assurent à un malade le maximum de soins et de compétence.

Sans cesse, la médecine se scinde en branches nouvelles. Nous verrons dans cette thèse, comment par exemple, l'Ophthlmo-Oto-Rhino-Laryngologie, discipline unique encore récemment, a fait place à deux spécialités distinctes, et encore l'Oto-Rhino-Laryngologie a-t-elle donné naissance à la chirurgie maxillo-faciale.

De plus en plus, les praticiens cherchant à approfondir leur connaissance, ont également tendance à en limiter le champ pour mieux perfectionner leur technique.

N'y a-t-il pas un risque ? Celui de ne traiter le malade qu'en fonction de sa spécialité, ignorant que tous ces appareils divers font néanmoins partie d'un Tout qu'il importe de bien connaître et de bien saisir.

C'est ce qui rend indispensable la collaboration étroite entre Spécialistes de différentes disciplines et le médecin de Médecine générale, afin d'éviter une vue de l'homme trop fragmentaire et par là même inexacte.

L'Equipe Médicale, sera sans doute une des acquisitions de la Médecine du XX^e siècle, où chacun, apportant son aide, contribue à la synthèse du malade et permet d'exercer une Médecine humaine.

Nous étudierons successivement dans cet ouvrage la naissance et le développement des Spécialités au cours des derniers siècles. L'Obstétrique, la plus ancienne, puis l'Ophtalmologie, l'Oto-Rhino-Laryngologie, la Radiologie, la Dermatologie et enfin les deux dernières acquisitions de la Science Médicale : Laboratoire et Anesthésie-Réanimation seront passées en revue.

Notre étude de l'Obstétrique sera certes plus étendue, car son ancienneté lui confère sur le plan historique un certain intérêt.

I° — LES ACCOUCHEURS ET LES SAGES-FEMMES

Les Médecins et les Chirurgiens attachés à l'Hôtel-Dieu de Troyes et rétribués moyennant un traitement annuel se sont succédés sans interruption depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours.

Mais l'on chercherait bien en vain, à cette période, l'existence dans cet établissement d'un accoucheur ou d'une sage-femme.

Pas plus à Troyes que dans les autres villes il n'existait de service d'accouchement spécialisé.

Il n'y avait pas de maternité et le besoin ne s'en faisait nullement sentir.

L'accouchement était considéré comme un acte naturel, purement physiologique, qui devait aboutir spontanément à la naissance de l'enfant ; il devait se produire au sein de la famille et pas une femme n'aurait autrefois consenti à faire ses couches ailleurs que chez elle. Tout au plus consentait-elle à se confier à une matrone, plus rarement à une sage-femme, dont le rôle, des plus réduits, se bornait à tâtons, à l'aveuglette, sous la chemise, à favoriser l'expulsion du nouveau-né par les voies naturelles.

Les Médecins, sous l'ancien régime ne faisaient jamais d'accouchement ; tout acte manuel étant en effet considéré par eux comme dégradant et contraire à l'honneur médical.

C'est pourquoi ils laissaient aux Chirurgiens l'incision des abcès, la réduction des luxations, les pansements des plaies et aux sages-femmes l'assistance des femmes en couches. Leur rôle se bornait uniquement à émettre un simple avis et ce quand on le leur demandait, chose bien rare.

L'intervention d'un maître Chirurgien, dans les cas de grave dystocie était donc exceptionnelle et bien souvent d'ailleurs refusée, car pour y consentir, la femme devait vaincre la répugnance qu'elle éprouvait à se faire assister d'un homme dont la présence était alors contraire aux règles les plus élémentaires de la décence.

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner que nombre d'accouchements se soient terminés par la mort de l'enfant et souvent de la mère. Pareil risque était d'ailleurs admis par nos ancêtres qui, devenus veufs, cherchaient alors dans un nouveau mariage une nouvelle chance d'agrandir leur famille.

Ce n'est que le 12 juillet 1815 que, grâce à trois donations faites à l'Hôtel-Dieu, fut ouvert le service de la Maternité dans une maison voisine du Pont de la Salle. Il y avait eu cependant de 1767 à 1771 un timide essai de maternité dont nous reparlerons.

L'ACCOUCHEMENT SOUS L'ANCIEN REGIME

Il ne nous semble pas inutile d'apporter quelques précisions au rôle joué, bien avant 1815, par un Maître Chirurgical ou une Sage-Femme vis-à-vis d'un accouchement.

La profession de sage-femme était alors des plus modestes et pas toujours d'ailleurs à l'abri des critiques.

L'anecdote que nous rapportons et qui est due à la plume de Nicolas Pithou, frère du célèbre jurisconsulte Pierre Pithou nous en fournit le témoignage. En la transcrivant fidèlement nous entendons bien lui conserver toute la verdeur de son style et la crudité de ses expressions :

« ...L'année suivante (1550) plusieurs maisons de Troyes receurent une fort grande playe telle que peut estre semblable n'avoit jamays encores esté veue ny ouye ainsy que vous pourrez juger par le récit que je vous en vay fayre. Il y avoit en la ville de Troyes un jeune marchand abandonné à ses plaisirs. Ses plus proches parens firent en intention de retirer sa vie de l'amour lascif ou pour sentir le parti qui se présentoit advantageux pour luy, qui estoit une certaine veufve du lieu, femme riche et vertueuse et honnestie firent tant que s'estant consenti au mariage d'elle, les espousailles furent sol'ennisées. Un mal y avoit que ceste femme n'estoit pas d'aage pareil à luy : car il estoit fort jeune et elle desja presque suraagée et tenoit-on communément que ce personnage nasquit le propre jour que ceste femme accoucha du premier enfant qu'elle eut de son premier mari. Si vescuèrent pour quelque temps assez paisiblement ensemble. Finalement comme il advient que tels mariages entre personnages si inégaux d'aages sont le plus souvent accompagnés d'un très piteux et fort mauvais succès, ce jeune homme par traite de temps se dégousta petit à petit de sa femme. Et l'ayant prise à dédain,

il ne fut plus question que d'aller au change. S'estant ainsy laissé aller à ses voluptez il print finalement la grosse vérolle, guerdon ordinaire de telles gens, qu'il apporta en sa maison et la communiqua à sa pauvre femme qui pour lors estoit grosse d'enfant. L'heure de son accouchement venue, on manda une sage femme de Troyes nommée la Brissette pour recevoir l'enfant et luy avoir descouvert rondement la vérité de l'estat de ceste pauvre femme elle ne différa de recevoir d'enfant moyennant dix escus qu'on luy fourra en la main. S'estant délivrée d'icelluy on advertit ceste Brissette de se fayre purger et penser d'heure pour prévenir les dangers qui autrement en pouvoient réussir. Elle qui estoit une bonne commère qui avoit plus chère une purée de septembre qu'une décoction de gaiac ou autre remède et préservatif propre pour ce danger tint à peu cet avertissement. Et sans pourvoir à son cas elle ne cessa tant qu'elle eut mitz en dos et en ventre tout l'argent qu'elle avoit receu. Quelques jours après le mal la saisit qui se manifesta par quelques petites pustules et vessies de verolles qui se levèrent dessoubz les ongles de ses mains. La crainte d'estre cassée et rejetée de ses challandes et perdre du tout son crédit luy fit celer son mal et le tenir toujours couvert au possible. Cependant ceste malheureuse ne différoit d'exercer son estat accoustumé et recevoir des enfans partout où elle estoit mandée ; toutes les femmes qu'elle touchoit manioit comme il s'en présenta beaucoup et de bonne maison attiroient ceste pauvreté et contagion laquelle elles communiquoient puis après à leurs maris et si en estoit par mesme moyen le fruit de leur ventre entaché par l'attouchement de ceste femme.

Cest inconvéniént troubloit merveilleusement les hommes et les femmes et ne fault demander si les deux parties avoient raison de discourir mille et mille choses en leur entendement comme aussy de faict elles ne s'y oubloient pas. Car les maris qui ne sentoient n'avoir mespris commencèrent à soupçonner la loyauté de leurs femmes et imprimer en leur cerveau qu'elles avoient forfait à leur honneur et rompu tout devoir de fidélité envers eux et finalement d'eslongner d'eux l'amitié de celles qu'ils avoient auparavant aymées et chéries comme eux-mesmes. Les femmes, au contraire, assurées de leur chasteté et pudicité rejetèrent entièrement la faute sur leurs maris. Ce qui mit tant et telz tintouins en la teste des deux parties et engendra de si grandes aliénations de voluntez entre elles qu'elles ne pouvoient plus vivre n'y habiter ensemble et tint à peu que plusieurs n'en vinsent jusques à ce point de chercher par la voye de justice un divorce et séparation lamentable. Bref c'estoit pitié de voir les troubles et dissensions qui sourdoient par chascun jour es maisons frappées de ce fléau ; on n'y oyoit retentir que reproches. Le mari appelloit sa femme putain et paillarde laquelle toutefois estoit femme de bien et d'honneur. La femme d'autre part rendoit le change de mesmes à son mari. C'estoit à qui myeux noirciroit son compagnon. Mays la plus grande pitié estoit à l'endroit de ceux qui ayant vescu par l'espace de trente ans et fort paisiblement en leurs mesnages et sans aucun trouble ne dissension (comme il s'en trouvoit quelques-uns) se virent prests à se disjoindre et rompre le lien duquel ilz avoient esté jusques alors si estroitement liez et conjointcs ensemble. Bref, si le bon Dieu ne feust par sa sainte grace entrevenu, il estoit grandement à craindre que la fin n'en eust esté lamentable et peut-estre d'une fort mauvaise et dangereuse conséquence. Mays

comme ces tintamarres, grandes dissensions et lourdes querelles s'accroissoient de plus en plus, il éclaircit la vérité du fait par le moyen d'une certaine pauvre femme laquelle ayant subtilement descouvert quelquechose du mal de la Brissette en donna advis à l'un des plus notables et vertueuse Dame de Troyes, nommée Bonaventure de Chantaloe, femme de M. Pierre Pithou, de laquelle elle recevoit par chascun jour l'aumône. Car estoit alors ceste Dame fort grosse d'enfant et si proche de son accouchement que peu de jours après elle se délivra d'un beau filz. Elle s'estoit résolue de se servir de la Brissette pour l'indisposition d'une autre sage-femme nommée Anne Collet fort experte en son art et vocation laquelle avoit accoustumé de recevoir tous ses enfants, de sorte que cet adoucissement luy vint fort à propos. Si n'y voulut-elle toutefois adjouster foy du premier coup mais ayant trouvé le moyen de faire aller la Brissette vers un médecin de Troyes nommé Maistre Barthelomy Alyon et sous quelque couleur honneste la fayre visiter, il trouva qu'elle estoit entachée d'une fine vérolle qui se manifestoit par des grains et boutons et en assura ceste dame laquelle ne faillit d'en advertir tout sur l'heure partout où elle scavoit estre nécessaire. Cela estant descouvert et publié fut cause de réintégrer et rejoindre plus fort que devant l'amitié entre les personnes mariées et destourner des maisons si troublées d'un accident tant estrange le trouble qui n'y estoit jà que par trop allumé. Cette affliction advenue à Troyes fut cause que de là en avant on y appella la vérolle le mal de la Brissette du nom de ceste malheureuse qui avoit esté cause de cest accident laquelle voyant sa meschanceté découverte craignant qu'elle ne fust punie comme elle avoit mérité gaingna le haut et se bannissant de la ville de Troyes, se retira à Lyon où (comme j'ay entendu) elle finit ses jours...

Il ne faudrait cependant pas conclure, après la lecture de ce récit, que les sages-femmes, étaient dépourvues de toute conscience professionnelle.

Ce serait porter bien à la légère le discrédit sur une honorable profession à laquelle on ne pouvait guère reprocher, que l'insuffisance des études.

Pour devenir sage-femme, il falloit être de religion catholique et avoir accompli un apprentissage de deux ans, chez une maîtresse sage-femme qui aux termes d'un contrat passé devant notaire, s'engageait à loger et à nourrir son élève et à l'emmener visiter sa clientèle afin de l'initier à l'art des accouchements.

Son apprentissage terminé, la candidate devait se munir d'un certificat de bonne vie et mœurs et se présenter, accompagnée d'une conductrice qui était en général la plus ancienne des sages-femmes de Troyes, devant la Communauté des Maîtres Chirurgiens de la ville pour y être interrogée par plusieurs maîtres sur le fait des accouchements ; examen ne comportant d'ailleurs aucune épreuve pratique. Après délibération, elle était

reçue maîtresse sage-femme pour la ville et faubourgs de Troyes où elle pouvait prendre enseigne et exercer librement son art ; elle prêtait serment devant les Maîtres Chirurgiens réunis et s'engageait à faire appel à l'un d'eux dans les accouchements difficiles entraînant un risque vital pour la mère ou l'enfant.

Les lettres de maîtrise qui lui étaient délivrées, revêtues de sceau de la Communauté, devaient être enregistrées au greffe du Bailliage ; les droits de réception variaient selon l'époque de 40 à 100 livres.

A peine installée, elle recevait la visite du curé de la paroisse qui venait s'assurer de sa capacité d'administrer correctement le sacrement de baptême lors des naissances d'enfants nés en état de mort apparente et recevait de lui une attestation favorable.

C'est tout à fait à tort que certains auteurs ont relaté des réceptions à maîtrise de sage-femme par des curés de paroisse. Il importe de détruire cette légende dont la source n'est qu'une fausse interprétation de la capacité d'administrer un sacrement religieux.

On peut le constater sans peine, le bagage scientifique d'une sage-femme ou d'un jeune chirurgien, avant la révolution était bien réduit. Troyes d'ailleurs n'avait rien à envier à d'autres villes, voire à Paris lui-même.

Il n'y avait en effet aucun enseignement obstétrical dans les diverses facultés françaises au début du XVIII^e siècle.

En 1745, quarante sages-femmes et matrones demandèrent à la Faculté de Paris de leur faire des cours d'anatomie et d'obstétrique et de faire passer aux aspirantes les examens de maîtrise. Astruc fut nommé professeur. Les Docteurs et Bacheliers pouvaient y assister.

En fait, il était impossible aux Médecins d'apprendre la clinique obstétricale car, s'ils pouvaient suivre les cours, il leur était pratiquement impossible d'assister à un accouchement. Le bureau de l'Hôtel-Dieu avait en effet en 1720 interdit l'accès des salles d'accouchements aux médecins et même aux chirurgiens du dehors ; (interdiction d'ailleurs confirmée en 1782).

Le Professeur Astruc dans son livre intitulé « De l'art d'accoucher réduit à des principes », déclare qu'il n'a jamais lui-même fait d'accouchement...

C'est à Saint-Côme qu'on trouve, en fait, les vrais professeurs d'accouchements : Mauriceau, mort en 1709, Dionis mort en 1718, etc. jusqu'à Baudelocque.

Depuis le XVII^e siècle, le seul centre d'enseignement pratique des accouchements était l'office des Accouchées de l'Hôtel-Dieu. Il n'était ouvert qu'aux élèves sages-femmes. Là encore, on refusait l'accès du service aux Médecins et Chirurgiens. Chaque année, quinze à vingt sages-femmes en sortaient pour exercer leur art, soit à Paris, soit dans les grandes villes étrangères. On ne recevait à Paris, chaque année, que sept à dix maîtresses sages-femmes, chiffre infime eu égard aux besoins.

En un mot, même pour les Médecins et Chirurgiens, et pour l'immense majorité des Sages-Femmes l'enseignement était purement théorique.

Quant à la foule des matrones, illetrées et plus ou moins habiles elles continuaient à exercer comme par le passé.

Un premier essai de vulgarisation et d'enseignement pratique fut tenté par une sage-femme, Madame du Coudray, pourvue d'un brevet royal du 19 octobre 1759. Elle parcourut le Royaume pendant plusieurs années pour y faire des cours avec un mannequin de son invention. Elle vint en Champagne en 1774.

C'est vers cette époque que furent fondées les écoles de chirurgie dans les différentes villes de province. Un Maître Chirurgien y faisait des cours d'accouchements ; de petits opuscules très simples de vulgarisation obstétricale furent commandés.

Puis survint la Révolution. La Constituante décréta la suppression des Titres de Docteur en Médecine, Chirurgien et Sage-Femme. Le champ fut laissé à nouveau libre aux matrones empiriques. Mais quelques années plus tard (30 juin 1802 - II Messidor de l'an X), Chaptal, pour remédier à cet état de choses, décida la création d'une école de Sages-Femmes.

Le 1^{er} Nivose de l'an XI (22 décembre 1802), elle ouvrit ses portes dans les locaux du Noviciat de l'Oratoire. Baudelocque était chirurgien accoucheur et la Sage-Femme en chef, Madame de la Chapelle. Cette école qui prit le nom de Maternité, fut transférée en 1814 dans le couvent de Port Royal. Les élèves étaient alors internes et faisaient deux ans d'études, après quoi, elles obtenaient leur diplôme de Sage-Femme.

Le corps des accoucheurs des Hôpitaux ne fut créé que le 18 octobre 1881.

La loi du 19 Ventôse an XI permit aux élèves sages-femmes de suivre à l'Hôpital de chaque préfecture des cours de sages-femmes et de s'initier à la pratique de l'obstétrique.

Depuis cette date, les écoles de Sages-femmes dans les villes de Facultés assurent aux élèves une formation obstétricale, heureusement plus complète que celle que recevaient leurs devancières.

LA MATERNITE A TROYES

La première maternité de l'Hôtel-Dieu de Troyes, ne fut qu'un timide essai de courte durée (1767-1771).

Le 12 avril 1767 en effet, fut créée, par délibération du bureau de l'Hôtel-Dieu, une salle de femmes en couches.

Le service fut confié à Jeanne Bertrand, épouse de J.-B. Pigeotte, chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

Ce service fonctionne bien, comme semble le prouver l'augmentation des honoraires de J. Bertrand (150 à 200 livres) ; mais le 18 juillet 1771 le bureau décide de réduire les dépenses et ferme la maternité.

C'est vers cette époque que Madame du Coudray, munie de son mannequin vient en Champagne et séjourne à Châlons. L'Intendant de Champagne dans une lettre adressée à la Communauté des Chirurgiens troyens, leur demande d'envoyer l'un des leurs suivre les cours. Il essuie un refus catégorique, aucun d'eux ne voulant s'abaisser à recevoir des leçons d'une femme. Cependant, Lemaire de Ternantes, jugeant cet enseignement profitable, accepte à leur insu de s'y rendre. Simon, son collègue, l'apprenant, décide également d'aller à Châlons suivre les évolutions du mannequin de Madame de Coudray ; ils l'achèteront d'ailleurs pour la somme de 300 livres.

Peu de temps après, (9 juin 1773) est inaugurée en présence des officiers de bailliage et des officiers municipaux l'Ecole de Chirurgie de Troyes. L'on y crée un cours pour l'instruction des sages-femmes de campagne.

Lemaire de Ternantes est nommé Professeur d'accouchement ; il a édité un petit livre de 63 pages. Après son départ pour Rouen en 1779, il est remplacé par le Maître Chirurgien Edme-Joseph Pissier.

Le cours comprend huit élèves.

C'est vers cette époque d'ailleurs que l'Intendant Général Rouillé d'Orfeuil, en 1786, recommande aux démonstrateurs d'exposer aux élèves sages-femmes les risques de la fièvre puerpérale décrite par Doulcès, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, et de ne pas faire lever les accouchées avant le quinzième jour, pour éviter les ravages que le lait occasionne aux femmes qui sortent avant ce temps.

Mais le décret de la Constituante du 16 février 1791 abolit les Maîtrises et par là même les Sages-Femmes et Pissier fit en 1793 le dernier cours du siècle.

Au cours d'une longue période, de 1793 à 1803, aucune réception nouvelle ne fut faite et seuls les anciens chirurgiens et les anciennes sages-femmes pouvaient s'opposer aux audaces des matrones.

Toutefois, en 1800, le citoyen J.-B. Etienne Pigeotte, Docteur en Médecine de l'Ecole de Montpellier et à cette époque, Chirurgien adjoint de l'Hôtel-Dieu, membre de la société d'Agriculture, Commerce, arts, sciences et belles-lettres du département de l'Aube, ouvrit un cours public et gratuit d'accouchements sous les auspices de la dite société et du Préfet ; il était destiné aux élèves sages-femmes de Troyes et de la campagne.

La loi du 19 Ventôse, an XI, (10 mars 1803) mit un terme à l'état d'anarchie où était plongée la médecine.

Désormais, les Docteurs en Médecine pourront exercer, Médecine, Chirurgie et Accouchements ; les sages-femmes suivront les cours dans tous les chefs-lieux de départements et, leurs études terminées, se présenteront devant un jury médical pour y recevoir leur diplôme.

Mais il devenait urgent de leur assurer une instruction pratique qu'elles ne pouvaient recevoir nulle part.

La création de la Maternité de Troyes permit de résoudre ce problème.

LA MATERNITE DE L'HOTEL-DIEU DE TROYES

Elle fut fondée le 12 juillet 1815, grâce à deux donations et fut ouverte dans une maison de la rue du Mouton Blanc, voisine du Pont de la Salle.

Donation du 16 mars 1815 :

« Par devant Maître Brocard et son collègue, Notaire à Troyes, soussignés, furent présents :

— Monsieur Nicolas Piot de Courcelles, Maire de Troyes, Chevalier de l'Ordre Royal et militaire de Saint-Louis, demeurant au dit Troyes,

— et Madame Catherine Morlot, veuve de Monsieur Barthélémy Savoye, négociant, elle demeurant aussi à Troyes, rue de l'Epicerie,

Tous deux en bonne santé et sains d'esprit, mémoire et entendement, ainsi qu'il est apparu aux dits notaires par leur discours et entretien.

Lesquels désirant venir au secours de l'humanité et de l'indigence, de concourir avec Monsieur Jean Aviat Paulin, propriétaire, demeurant à Troyes, (qui a manifesté ses intentions par acte reçu aujourd'hui devant Maître Guyot) à l'établissement d'un hospice de la Maternité qui n'existe point à Troyes, et dont l'utilité est incontestable »...

Suit l'énumération des propriétés, dont l'une achetée à Monsieur Tridon, par les donateurs, avait appartenu à la Mère de Napoléon I^{er}.

« L'Hôtel-Dieu sera tenu de réserver à la future maternité :

une chambre qui lui sera absolument destinée et qui, par conséquent, sera séparée et distincte.

Il y aura du jour de l'acceptation à perpétuité six lits de disponible pour les pauvres femmes en couche, habitantes de la Ville de Troyes, qui seront présentées par Monsieur le Maire et agréés par l'Administration des Hospices. »

Pour être admises, les femmes en couche seront tenues de justifier :

— d'un extrait de leur acte de naissance ;

— d'un certificat de bonne vie et mœurs et d'indigence délivré par le bureau de Bienfaisance de Troyes, ou par une dame de charité de la Paroisse. »

Le 3 septembre 1816, une ordonnance Royale accepte la donation.

« Louis, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre, à tous ceux qui la présente verront, Salut !

Sur le rapport de notre Ministre, Secrétaire d'Etat de l'Intérieur,

Notre Conseil d'Etat entendu,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article 1^{er}. — L'Administration de l'Hospice Civil de la Ville de Troyes, est autorisée à accepter au nom de cet établissement, la donation faite par le Sieur Piot de Courcelles, Dame Catherine Morlot et le Sieur Aviat Paulin, etc.

Donné en notre Château des Tuileries le vingt quatre juillet de l'an de grâce mil huit cent seize, et de notre règne le vingt deuxième. »

Signé : Louis.

La direction en fut confiée à Marguerite Sourdoot, épouse Tranchant, ancienne élève de la Maternité de Paris ; le Docteur Jacquier jusqu'en 1819, date de son départ pour Ervy, puis le Docteur Collet assuraient les cours d'accouchement.

En 1825, la maternité fut transférée dans l'ancienne salle du Conseil d'Administration de l'Hôtel-Dieu.

En 1935, elle était au premier étage, le long du rû Cordé, où elle devait demeurer jusqu'en 1947.

A cette date, en effet, s'ouvre la nouvelle maternité, construite sur le terrain de la Caserne Beurnonville et ainsi séparée du bâtiment de l'Hôtel-Dieu.

Elle y fonctionne depuis dix ans à la satisfaction générale. Plusieurs cliniques privées permettent également aux futures mères d'accoucher dans les meilleures conditions.

Jeanne BERTRAND femme PIGEOTTE
(1767 - 1771)

Fut la première sage-femme attachée officiellement à l'Hôtel-Dieu.

En effet, au cours des XV, XVI, et XVII^e siècles, on ne retrouve pas dans les annales de sages-femmes rétribuées par l'Hôtel-Dieu.

Seule Charlotte Boulageon, épouse Jouneau, prête serment devant un directeur de l'Hôtel-Dieu en 1653. Mais rien ne permet d'affirmer qu'elle exerçait une fonction à l'Hôtel-Dieu. Ses devancières, telles Asteline (1406), Henriette de Creney à la même époque, Deline en 1427, Isabeau en 1428, Pierrette la Vignotte au XV^e siècle, ou Perette Manteau, Anne Collot, aux environs de 1550, ne semblent pas avoir rempli de fonction hospitalière, si minime soit-elle.

Jeanne Bertrand fut nommée par délibération du bureau de l'Hôtel-Dieu le 12 avril 1767, au traitement de 150 livres par an, traitement qui fut porté à 200 livres le 16 décembre 1770.

Mais la Maternité fut fermée par mesure d'économies le 18 juillet 1771.

Née le 23 et baptisée le 25 septembre 1733 à Troyes (Saint-Jean), elle était la fille de Claude Bertrand, Maître Chirurgien à Troyes et de Anne Beaulieu.

Elle avait épousé le 19 novembre 1754 à Gumery Jean-Baptiste Pigeotte, Maître Chirurgien à Troyes.

Le 7 décembre 1761, elle se présente devant la Communauté des Chirurgiens de Troyes pour être reçue à la maîtrise ; elle a alors 28 ans, a fait son apprentissage chez son père puis, pendant trois mois, chez Madame Livet, Maîtresse sage-femme à Paris ; a suivi ensuite les cours de l'Ecole Saint Côme et de l'Ecole de Médecine. Elle a pour conductrice Marie-Thérèse Loudinot.

« Le 30 septembre 1773, dans la nuit de jeudi au vendredi, une femme malade depuis quelques jours dans les salles de l'Hôtel-Dieu se trouvant avoir besoin d'une sage-femme, on envoya chercher la dame Pigeotte, qui refusa son ministère ». Cette conduite parut d'autant plus odieuse que son mari avait la fonction

de chirurgien avec 100 livres de gratification. « La Commission décida de supprimer cette gratification. »

Mais le 17 octobre 1773, on sursoit à la suppression de la gratification de son mari, l'épouse Pigeotte n'étant sans doute pas aussi coupable qu'on l'avait cru.

Elle mourut à Troyes le 29 août 1811. Son portrait, pastel exécuté par Claude Petit en 1802, est au Musée de Troyes. Il a été offert par Alix Huguier Truelle, pharmacien à Troyes, arrière petit-fils de J. Bertrand.

Marguerite SOURDOT femme TRANCHANT
(1815 - 1842)

Née le 23 janvier 1774 à Mirecourt (Vosges).

Epouse le 3 juin 1813, J.-B. Tranchant, officier retraité, âgé de 47 ans, né à Saint-Phal (Aube).

Reçue sage-femme à Troyes, après la Révolution, le 4 vendémiaire an XIV (26 septembre 1805).

Elle figure sur la liste des sages-femmes de Troyes dans l'annuaire de l'Aube de 1828 à 1845.

Elle fut attachée à l'Hôtel-Dieu le 15 avril 1815 ; elle fut en 1835 nommée Maîtresse sage-femme de l'Ecole d'Accouchements de l'Hôtel-Dieu et y assista le Professeur.

Elle démissionne de ce poste en 1837, et quitte l'Hôtel-Dieu en 1842 pour « cause d'âge et d'infirmité ».

Edmée Eléonore OUDINOT
(1842)

Lui succède.

Dès 1837, elle est nommée professeur à l'Ecole d'accouchement et en 1842 à l'Hôtel-Dieu.

Elle y est restée fort peu de temps.

Elisabeth HUOT femme REMY
(1842 - 1844)

Née à Troyes le 2 mars 1818, fille d'un officier retraité et d'Anne Sourdôt.

Epouse le 8 juin 1837 Augustin Remy, menuisier, âgé de 28 ans, originaire de Chappes (Aube) ; leur témoin est J.-B. Tranchant, oncle de l'épouse.

Reçue sage-femme à Strasbourg le 24 septembre 1836, figure sur la liste des sages-femmes de Troyes, de 1838 à 1878.

Le 25 février 1842, elle est nommée sage-femme de la salle de la Maternité de l'Hôtel-Dieu ; elle démissionne le 26 janvier 1844.

Anne SIMONNOT femme RICARD

(1844 - 1854)

Baptisée le 6 décembre 1779 à Villedieu (Aube).

Reçue sage-femme à Dijon, le 8 thermidor, an XIII. Venue à Troyes le 17 septembre 1821, habite faubourg Saint-Martin.

Après la démission de Madame Remy, est nommée maîtresse sage-femme par la Commission de l'Hôtel-Dieu le 26 janvier 1844.

Entre en fonction le 1^{er} février 1844 avec un traitement de 200 livres par an.

Y reste jusqu'à sa mort, survenue en 1854.

Virginie ROMANET femme TASSIN

(1855 - 1857)

Née à Méry-sur-Seine le 25 novembre 1832, reçue sage-femme à Châlons-sur-Marne le 11 septembre 1847.

Elle exerce à Troyes en 1855. Elle habite à l'époque quai des Comtes de Champagne.

Le 18 août 1854, sur le vu de l'arrêté préfectoral du 22 septembre 1851 nommant Madame Tassin, née Romanet, Maîtresse Sage-Femme de l'Ecole d'accouchement, du certificat du Docteur Desquerrois, Professeur directeur de cette école, Madame Tassin est nommée sage-femme de la Maternité de l'Hôtel-Dieu au traitement de 375 francs par an.

Donne sa démission en 1856, en raison de la « position nouvelle de son mari ».

Elisabeth GUYOT

(1856-1863)

Née le 12 avril 1829 à Villiers, commune de Piney (Aube).

Reçue sage-femme à Strasbourg en septembre 1854 ; le 12 septembre 1854, elle passe un nouvel examen à Châlons afin de pouvoir exercer dans l'Aube.

Nommée sage-femme de l'Hôtel-Dieu le 26 mai 1856, au traitement de 450 francs par an.

Le 24 février 1858, elle demande au Préfet l'autorisation de tenir une maison d'accouchements chez elle, 27 rue Urbain-IV, où elle peut recevoir deux pensionnaires.

Elle démissionna le 16 février 1863.

Augustine GUENARD femme DELAPORTE

(1863)

Née le 3 février 1841 à Saron (Marne), fille de Ernest Henri Guénard, épicier, et de Alexandrine Guénard.

Reçue sage-femme à Troyes, le 16 septembre 1859, y exerçant jusqu'en 1883. Son passage à l'Hôtel-Dieu sera très bref, nommée le 20 février 1863, elle quitte en effet le service le 28 août 1863.

A cette époque, il n'y a plus d'école d'accouchements ni d'élèves sages-femmes à Troyes. La Maternité, destinée exclusivement aux femmes légitimes est au premier étage ; un service de quatre lits pour les filles mères est en voie d'organisation.

Il y a eu 115 accouchements en 1860, 108 en 1861, et 113 en 1862. Les femmes restent à la maternité neuf jours après l'accouchement.

Mademoiselle VIARDET femme GEOFFROY

(1863-1865)

Sage-femme de la maternité de 1863 à 1865, au traitement de 600 francs par an. Elle est sage-femme de première classe. C'est la première fois que les registres font mention de ce titre.

Catherine MONCHAUSSEE femme ALEXANDRE
(1865 - 1871)

Nommée le 13 février 1865 sage-femme de l'Hôtel-Dieu. Reçue à Châlons-sur-Marne le 16 septembre 1842, elle a alors 22 ans. Son traitement sera de 900 francs par an.

Il y a deux salles de maternité, l'une de huit lits pour les femmes mariées, l'autre de quatre lits pour les filles mères.

Elle meurt en 1872.

Eugénie BRAUX femme DARD
(1871 - 1886)

Née le 5 février 1832 à Champignol.

Reçue sage-femme de deuxième classe à Dijon le 21 septembre 1855, elle demanda au Préfet en 1858, alors qu'elle habitait 40, rue du Temple, de recevoir chez elle deux pensionnaires.

Elle exerce à Troyes jusqu'en 1902 et habitera successivement rue de la Petite-Tannerie, Cité Pré-Jully, puis rue Boucherat.

Nommée Sage-Femme de l'Hôtel-Dieu, elle touchera 800 francs par an, ensuite 1.000 francs en 1880 et 1.200 francs en 1884.

Le 6 juillet 1886, elle donne sa démission et se retire à la campagne, remplacée par Madame Gigot, son adjointe.

Il y avait donc à l'époque deux sages-femmes exerçant à la maternité, preuve de son activité.

Marie-Clotilde BOUCHER femme GIGOT
(1886 - 1918)

Née à Troyes le 28 juillet 1860, elle fut reçue sage-femme de première classe le 26 juin 1880 à Paris et son diplôme fut enregistré à la Préfecture de l'Aube le 11 août 1880. Elle habite rue de la Cité ; son mari, Jules Gigot, est conducteur des Ponts et Chaussées. Elle exerce à Troyes jusqu'en 1920.

Elle est nommée sage-femme adjointe en 1885, puis sage-femme de l'Hôtel-Dieu en 1886, après le départ de Madame Dard.

Le 7 juillet 1902, elle donne sa démission, car une infirmière s'est permis de méconnaître sa compétence et lui a adressé des paroles blessantes. Cette démission est refusée et l'infirmière est déplacée.

Son traitement, qui était de 1.000 fr. en 1886, sera porté à 1.200 fr. en 1897, 1.500 fr. en 1903, 1.800 fr. en 1907, 2.600 fr. en 1911 et 3.000 fr. en 1918 avec 500 fr. d'indemnité de vie chère.

Le 25 septembre 1918, elle donne sa démission de sage-femme de l'Hôtel-Dieu ; elle sera provisoirement remplacée par Madame Michel, sage-femme de Briulles-sui-Bar (Ardennes) réfugiée à Estissac, puis définitivement par Madame Rebours.

Amélie CORNET femme REBOURS
(1918 - 1929)

Née à Troyes en 1873, fait ses études de sage-femme à Paris, y est reçue le 29 mai 1895, habite 14 rue de la Cité, épouse d'Hippolyte Rebours, boulanger, ils auront trois enfants.

Nommée à l'Hôtel-Dieu le 19 novembre 1918, reçoit un traitement de 3.000 fr. par an, et 720 fr. d'indemnité de vie chère. Le traitement sera porté à 5.500 fr. en 1919 et atteindra 11.000 fr. en 1929.

Elle donna sa démission en 1929.

En attendant la nomination d'une sage-femme, le Docteur Meynier assurera le service.

Hélène Berthe GALLIMARD
(1929 - 1943)

Née le 24 décembre 1904 à Marsannay-la-Côte (Côte-d'Or). Reçue sage-femme à Dijon le 4 juillet 1925, exerça d'abord comme sage-femme adjointe à la maternité puis vint à Troyes, où elle fut nommée en remplacement de Madame Rebours en 1929.

Contrairement à ses devancières, elle consacrait son activité exclusivement à la maternité et assurait d'autre part la consultation prénatale, dénomination que l'on trouve ici pour la première fois en 1929.

Quitte Troyes en 1943, pour Dijon, où elle est nommée sage-femme en chef de la Maternité.

Lucie Henriette MONPERT femme JAILLETTE

Née à Troyes en 1903, reçue sage-femme de première classe à Paris le 25 juillet 1924, elle est lauréate de la Maternité de Paris (Médaille d'Argent).

Sage-femme adjointe à la Maternité de 1930 à 1945, nommée sage-femme en chef à cette date.

Le 3 février 1947 s'ouvre sous l'énergique impulsion du Docteur Sonrier, chef de Service provisoire, la nouvelle Maternité, boulevard Victor-Hugo sur le terrain de la Caserne Beurnonville.

Madame Jaillette est actuellement sage-femme en chef ; sa compétence et son amabilité sont unanimement appréciées.

Elle est assistée de cinq sages-femmes.

La maternité comprend 60 lits.

On jugera de son activité, d'après le nombre des naissances qui y eurent lieu :

— 1929	408
— 1940	538
— 1945	527
— 1950	1.795
— 1953	1.526
— 1954	1.505
— 1955	1.583
— 1956	1.422

Le service des Prématuroes est situé au rez-de-chaussée.

LES ACCOUCHEURS

Nous nous étendrons moins longuement sur les chirurgiens accoucheurs. Jusqu'à une date très récente, en 1946, en effet, il n'y avait pas de spécialistes accoucheurs. Le chirurgien du Service des Femmes de l'Hôtel-Dieu était chargé d'intervenir à l'occasion de graves dystocies.

Cependant, les pouvoirs publics avaient dès le XVII^e siècle, compris la nécessité d'organiser l'enseignement de l'obstétrique, non seulement pour les chirurgiens, mais aussi pour les sages-femmes.

Dès la fondation de l'Ecole de Chirurgie de Troyes, en 1773, un cours d'accouchement fut créé et confié à un Maître Chirurgien troyen ; le premier titulaire de cette chaire fut Lemaire de Ternantes qui professa jusqu'en 1779, date à laquelle il quitta Troyes pour revenir à Rouen, sa ville natale.

Il eut pour successeur Edme Joseph Pissier, maître chirurgien, qui poursuivit cet enseignement jusqu'en 1793. En 1788, le cours comprenait huit élèves sages-femmes ; Pissier touchait 12 livres par élève nouvelle et 6 livres par élève ancienne rappelée pendant quinze jours pour parfaire son instruction.

La Révolution mit un terme à cet enseignement succinct et purement théorique auquel les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu ne participèrent en aucune façon.

La loi du 19 ventose an XI (10 mars 1803) fit heureusement cesser la confusion dans laquelle le corps médical était plongé. En instituant les jurys médicaux départementaux, non seulement elle créa le corps des officiers de santé, mais elle organisa pour les Sages-Femmes, au chef-lieu de chaque département, un enseignement théorique et pratique sanctionné en fin d'études par un examen suivi de la remise d'un diplôme de Sage-Femme.

Cette petite école de Sages-Femmes siégeait à l'Hôtel-Dieu et était placée sous l'autorité d'une sage-femme directrice des cours et qui le plus souvent n'était autre que la sage-femme de la Maternité de l'Hôtel-Dieu ; les cours étaient professés par le chirurgien du Service des femmes.

Il serait superflu de répéter ici la biographie de chacun d'eux. Elle figure dans la thèse de Doctorat du Docteur Lamouret « Les Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu de Troyes de 1538 à nos jours ». Nous nous contenterons de rappeler leurs noms et la durée de leurs fonctions à l'Hôtel-Dieu.

— François Cl. BOUQUOT	de 1754 à 1788
— Jean-Baptiste PIGEOTTE	de 1788 à 1803
— Nicolas S. BERGERAT	de 1803 à 1809
— Joseph HAUMONTE	de 1810 à 1814
— Nicolas JACQUIER	de 1814 à 1819
— Savinien COLLOT	de 1819 à 1844
— Jacques E.G. VIARDIN	de 1844 à 1875
— François VIARDIN	de 1875 à 1905
— Paul LAUMET	de 1905 à 1925
— J.-P. PARIS	de 1925 à 1946

A ces noms, il convient cependant d'en ajouter deux autres : J.-B. Etienne Pigeotte et Claire Alexis Teissier.

Dès son établissement à Troyes, en 1800, J.-B. Etienne Pigeotte, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, frappé de la confusion dans laquelle se débattait le monde médical eut le mérite et il était grand à cette époque, de demander au Préfet l'autorisation de faire un cours d'accouchement pour l'instruction des sages-femmes. Il obtint satisfaction et continua ce cours pendant trois ans. Il put ainsi former une quinzaine d'élèves qui rendirent de grands services à la population.

Claire Alexis Teissier, Docteur en Médecine, de la Faculté de Paris, bien que n'ayant aucune fonction à l'Hôtel-Dieu voulut bien se charger des cours d'accouchement en 1835 et les professa jusqu'en 1850, date à laquelle le Jury Médical Départemental et par là même l'Ecole des Sages-femmes fut supprimée.

Ce n'est que le 1^{er} octobre 1946 que fut enfin créé à l'Hôtel-Dieu de Troyes le poste d'accoucheur chef de Service de la Maternité.

Il fut d'abord confié à titre provisoire au Docteur Sonrier.

Robert SONRIER

(1946 - 1948)

Ancien externe des Hôpitaux de Nancy ; fut nommé à titre provisoire chef de Service de la Maternité le 1^{er} octobre 1946.

Il fut aidé dans cette tâche par le Docteur Souffrain.

Il contribua pour une grande part à l'édification de la nouvelle Maternité.

Il quitta l'Hôtel-Dieu en 1948.

Marcel TIROLE

Soutint sa thèse devant la Faculté de Médecine de Nancy le 25 juillet 1947.

Nommé le 1^{er} avril 1948 Chef du Service de la Maternité de l'Hôtel-Dieu.

- - - - -

LES OPHTALMO-OTO-RHINO-LARYNGOLOGISTES

Ce n'est que tout à la fin du XIX^e siècle que fut créé à l'Hôtel-Dieu un service de consultations pour les malades des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles.

Avant cette époque, les soins étaient donnés par les médecins de médecine générale et se bornaient à la correction par le port de verres d'indices de réfraction défectueux et à l'administration de gouttes contre les affections oculaires aiguës.

La partie chirurgicale de cette spécialité n'existait pas.

Pourtant en 1822, la Commission administrative, après avoir consulté les Médecins et Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, fit droit à la requête que lui avait présenté le Sieur Michel Laudrau, se disant « oculiste » et habitant Lyon, désirant opérer les malades atteints de cataracte. Il ne resta à Troyes, que quelques semaines, puis continua la tournée des principales villes de France.

C'était l'époque où, par ignorance de l'asepsie, cette intervention amenait assez vite la fonte purulente de l'œil et bien rares étaient les malades qui voulaient courir un tel risque.

Paul GAUPILLAT

(1885 - 1903)

Né le 13 juillet 1853 à Jessains (Aube), il soutint sa thèse de Doctorat devant la Faculté de Médecine de Paris le 6 janvier 1880, puis vint s'établir à Troyes, où il habita successivement rue de la République, boulevard Gambetta, rue Diderot et enfin 15 bis, quai des Comtes de Champagne.

Il s'occupait surtout de maladies des yeux et, dès le 27 mai 1881, il avait adressé à la Commission Administrative de l'Hôtel-Dieu une lettre insistant sur la nécessité de créer un service spécial pour les maladies des yeux.

Ce ne fut que le 20 février 1885 qu'il fut autorisé à donner deux fois par semaine, dans l'établissement, une consultation gratuite qu'il poursuivit jusqu'en 1903, sans recevoir d'ailleurs aucun traitement.

Il quitta la ville de Troyes, à cette époque pour se fixer à Montargis.

Emile Louis LELOUTRE
(1903 - 1906)

Né à Saint-Germain-le-Gaillard (Manche) en 1870, il soutint sa thèse de Doctorat en Médecine devant la Faculté de Paris en 1895 et vint ensuite s'établir à Troyes comme spécialiste d'oto-rhino-laryngologie et d'ophtalmologie. Il habitait boulevard Victor-Hugo.

Le 5 mai 1903, il fut nommé oculiste consultant de l'Hôtel-Dieu et chargé d'y assurer les consultations à titre gratuit. On y adjoignit le 29 novembre 1904 une consultation d'oto-rhino-laryngologie et Leïoutre obtint d'opérer les malades, dans les services de chirurgie, avec un traitement annuel de 400 francs.

Il quitta Troyes, au début de 1906 et alla se fixer à Tours.

Pierre Gabriel BREUIL
(1906 - 1920)

Né le 8 octobre 1869 à Tulle (Corrèze), décédé le 22 septembre 1951 à Troyes, il fut d'abord élève de l'Ecole de Médecine Militaire de Lyon, où il soutint sa thèse de Doctorat le 16 avril 1894.

Après avoir exercé dans l'armée pendant quelques années, il donna sa démission et vint à Troyes, où il reprit la clientèle du Docteur Leloutre.

Il habita successivement boulevard Victor-Hugo, rue Voltaire, puis, 28, rue Jaillant-Deschainets.

A la suite du concours qui fut institué le 17 juillet 1906, pour pourvoir au remplacement du Docteur Leloutre, le Docteur Breuil fut nommé ophtalmo-oto-rhino-laryngologiste de l'Hôtel-Dieu, au traitement de 400 francs par an.

Il contribua à fonder avec les Docteurs Blaise et Laumet, la Clinique Chirurgicale des Ursulines, où il opérait les malades de sa clientèle particulière.

Il donna sa démission le 2 octobre 1920.

Louis Raymond ARMBRUSTER
(1911 - 1927)

Né le 19 septembre 1879 à Belfort, il mourut à Troyes le 2 mai 1953. Ancien élève de l'Ecole de Médecine Militaire de

Lyon, il soutint sa thèse de Doctorat devant la Faculté de Médecine de cette ville le 20 décembre 1902.

Il vint à Troyes comme médecin du 1^{er} Bataillon de Chasseurs à Pieds, en garnison à Troyes, sous les ordres du Commandant Driant.

En 1909, il donna sa démission de Médecin Militaire et s'installa à Troyes, 2, rue de Paris.

Le 7 mars 1911, il fut nommé oto-rhino-laryngologiste de l'Hôtel-Dieu et le demeurera jusqu'au 14 septembre 1927, concurremment avec le Docteur Breuil, à charge pour chacun d'eux d'exercer leur fonction alternativement de trois mois en trois mois.

Elu en 1925, au Conseil Général de l'Aube, il en devint plus tard le Président.

De 1927 à 1940, il fut Sénateur de l'Aube et Promoteur de la Loi dite Loi Armbruster, aux termes de laquelle les médecins étrangers ne pouvaient exercer en France qu'après y avoir accompli leur service militaire.

Pendant l'occupation allemande, ses conceptions politiques personnelles, jointes à une grande franchise, furent diversement comprises. Il fut à la libération, malgré son patriotisme ardent et son intégrité absolue, l'objet de mesures qui lui permirent de mesurer la profondeur de l'ingratitude humaine. Il en garda plus de peine que de rancœur.

Il eut la réputation d'un médecin bon et désintéressé. Il avait, dès 1927, donné sa démission d'oto-rhino-laryngologiste de l'Hôtel-Dieu pour mieux se consacrer à son mandat de Sénateur.

Victor Raymond CHALMETTE
(1919-1927)

Né en 1871, à Dural (Cantal), il soutint sa thèse le 22 avril 1898 devant la Faculté de Paris et vint s'établir comme omnipraticien à Clérey (Aube).

Il alla, néanmoins de temps en temps, parfaire son instruction de spécialiste, dans les Hôpitaux de Paris.

En 1919, il quitta Clérey, céda sa clientèle au Docteur Scapula et vint s'établir à Troyes, rue Thiers.

Le 1^{er} avril 1919, il fut nommé oto-rhino-laryngologiste, Titulaire de l'Hôtel-Dieu, il partageait les charges du Service avec les docteurs Breuil et Armbruster et y exerçait les fonctions de trois en trois mois.

Lorsque sa femme mourut le 29 juillet 1927, il ne put surmonter cette épreuve et se donna la mort le 30 juillet 1927.

Raymond Edme Jean CHANTIER

(1927-1931)

Né à Bar-sur-Seine, fils unique du Docteur Camille Chantier, il fit ses études à la Faculté de Paris où il soutint sa thèse de Doctorat le 17 septembre 1923 ; il avait été assistant de la Clinique nationale des Quinze-Vingts. Il habitait quai des Comtes de Champagne.

Après la mort du Docteur Chalmette, il fut nommé ophtalmo-oto-rhino-laryngologiste de l'Hôtel-Dieu le 19 octobre 1927.

Il mourut à Troyes, à l'âge de 34 ans de scarlatine maligne contractée au chevet de ses malades et reçut à titre posthume la médaille d'or des épidémies.

Jean Robert PIERRE

(1927 -)

Ancien interne des Hôpitaux de Paris, il soutint sa thèse de Doctorat devant la Faculté de Médecine de Paris, le 13 novembre 1923. Ancien Chef adjoint du Laboratoire d'Anatomie-pathologique, Lauréat de l'Assistance Publique, il eut pour Maîtres Pierre Marie, Sébilleau et Morestin.

Il a été nommé chef du Service d'oto-rhino-laryngologie le 19 octobre 1927.

Il est Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre et Président du Conseil régional de Champagne de l'Ordre des Médecins.

Jean THIRION

(1931 - 1935)

Il soutint sa thèse de Doctorat devant la Faculté de Paris le 2 avril 1925 et succéda au Docteur Chantier.

Il fut nommé ophtalmo-oto-rhino-laryngologiste de l'Hôtel-Dieu le 6 mai 1931, il céda ensuite sa clientèle au Docteur Duval et se fixa en 1935 à Auxerre où était son cabinet principal.

André Henri DUVAL

(1935 - 1952)

Il soutint sa thèse de Doctorat devant la Faculté de Paris le 11 juillet 1911.

Successivement établi à Paris, puis à Romilly, il s'installa au début de 1935 à Troyes et fut nommé en 1935 ophtalmologiste de l'Hôtel-Dieu.

Ainsi se réalisait il y a juste vingt ans, la séparation en deux disciplines bien distinctes d'une spécialité commune exercée par de nombreux praticiens depuis plus d'un demi-siècle. Atteint par la limite d'âge en 1952, il donna sa démission.

Georges Raymond MAHEE

(1952 -)

Ancien externe des Hôpitaux de Lille, il soutint sa thèse de Doctorat le 22 décembre 1932 devant la Faculté de Paris.

Fils d'un médecin de campagne du Pas-de-Calais, il commença ses études à Lille et les termina à Paris.

Dès octobre 1940, il milita dans les rangs de la Résistance. Arrêté, il fut déporté en Allemagne à Buchenwald, Neitzweiler, puis Dachau. Il fut délivré le 1^{er} mai 1945 et rentra à Troyes, épuisé. Il est titulaire de la Croix de guerre avec Etoile d'Argent et de la Médaille de la Résistance.

Il fut élu conseiller municipal en 1947 et réélu en 1953. Le 3 avril 1932, il fut nommé Ophtalmologiste Chef de Service de l'Hôtel-Dieu ; il est secrétaire du Conseil Départemental de l'Ordre des Médecins.

LES ELECTRO-RADIOLOGISTES

Au début de l'année 1897, deux ans à peine après la découverte des Rayons X (décembre 1895), Henri Poron, Industriel à Troyes, en son nom et au nom d'un certain nombre de personnes, décida de donner à l'Hôtel-Dieu, un appareil de Radioscopie et de Radiographie, pour faire bénéficier la population indigente troyenne des récents progrès que la Science apportait à la Médecine.

La Commission Administrative, dans sa séance du 11 mai 1897, accepta cette offre généreuse et décida d'installer cet appareil dans une pièce dépendant du Bâtiment-Sud à l'entrée de l'Hôtel-Dieu.

Il n'est pas difficile d'imaginer l'intérêt que nos devanciers durent apporter à ces examens. On peut sans mal se représenter la scène où, pour la première fois, les Rayons X apportèrent au diagnostic une aide précieuse. Et ceci malgré les imperfections techniques et la protection bien insuffisante des opérateurs.

A cette période, ce furent les médecins de médecine générale qui assurèrent le fonctionnement des appareils. Le Docteur Félix Martin, qui avait quelques notions d'électricité médicale, bientôt remplacé par le Docteur Berthelin furent en fait les premiers radiologues de l'Hôtel-Dieu.

Le Docteur Louis Cahuzac, qui devint plus tard, médecin de l'Hôtel-Dieu, accepta en 1898 de se charger du service de Radiologie naissant.

En 1899, les examens radiologiques ne sont plus exclusivement réservés aux indigents. La population aisée pouvait en bénéficier à la condition de verser à l'Hôpital, quinze francs pour une radioscopie et vingt-cinq francs pour une radiographie.

Cette première installation, évidemment rudimentaire, fonctionna de 1897 à 1902. Elle avait coûté 1.486 fr. 45 ; achetée aux ateliers Ruhmkorff, elle comprenait entre autres, une ampoule bi-anodique, des piles Fuller, une bobine Carpentier et un interrupteur mécanique à mercure.

Tout n'alla pas sans difficulté ; le 8 décembre 1898, Monsieur J. Carpentier, Ingénieur de la Maison Ruhmkorff, répond au Docteur Martin, alors chef de service : « Il m'est un peu difficile de vous donner des explications précises sur les étincelles anormales que vous avez remarquées dans le fonctionnement de la bobine. Veuillez me dire si les étincelles partent bien franchement des bornes de l'induit au trembleur, en passant au-dessus des joues de cristal.

Ce n'est d'ailleurs qu'en voyant nous-même ces étincelles que nous pourrions vous renseigner utilement.

Croyez Messieurs, etc... »

La radiologie balbutiait encore... Il fallait à l'époque plus d'une heure pour faire une radiographie pulmonaire. On ficelait la plaque sur le malade, et par suite de l'échauffement rapide du tube à gaz, l'on devait s'y reprendre à plusieurs fois. On ne pouvait en effet laisser ce dernier fonctionner plus d'une demi-heure sans interruption.

La qualité des clichés était bien quelconque ; on devinait les côtes assez grossièrement et seules les très importantes lésions parenchymateuses étaient décelées.

Les radiographies osseuses n'étaient guère meilleures et les temps de pose également bien longs : 15 minutes pour une main, 30 à 40 pour un poignet, une heure pour un coude.

Les radiographies gastriques, les premières remontant d'ailleurs aux environs de 1908, n'apportaient au diagnostic clinique qu'une aide bien minime.

La radioscopie par contre, compte tenu des dangers qu'elle présentait, fournissait au médecin des indications déjà plus sérieuses.

Quant à la radiothérapie, les premiers essais datent de 1904 ; on signale déjà dès cette période, quelques succès sur des rhumatismes articulaires, sur des épithéliomas de la face. Echec total par contre, sur des néoplasmes gastriques ; en 1908, la radiothérapie du fibrome connut le jour. L'épilation par contre, fut vite abandonnée.

En 1902, le Docteur Cahuzac, chef de service, demande une amélioration du matériel ; la maison Ducretet livre alors pour

1.262 fr. un équipement radiologique comprenant notamment :

- un tube bi-anodique
- accumulateurs.

Cette installation persista jusqu'en 1914. A cette date, la maison Radiguet et Massiot proposa pour la somme de 945 fr. un nouvel équipement ; pour la première fois, on mentionne un tube à anti-cathode, plus filtre pour radiothérapie. Cet appareil atteint l'intensité de 3 M. A...

En 1915, il y eut à nouveau quelques déboires techniques, la maison Radiguet et Massiot, assurant que seules « des fausses manœuvres pouvaient être à l'origine de la brûlure de quatre sections de fil de l'induit ».

En 1915, le souci de protection du personnel médical se traduisit par l'achat d'une paire de gants anti-rayons X, souci qui n'avait pas effleuré jusqu'à présent les radiologues. Quelques radiodermites sont signalées : celles du Professeur Guilleminot, et du constructeur d'appareil de radioscopie : Radiguet.

En 1928, nouvelle acquisition. La maison Jaiffre, Gallot et Pilon, installe un appareil dont les pouvoirs de pénétration sont importants pour l'époque : de 40 à 80 k.v. sous 30 M.A. ; les fils sont dans l'air, sans grande protection. Coût : 25.000 francs.

En 1929, deux écrans sont tachés et le personnel du service de radiologie s'inquiète. La maison qui a vendu les écrans répond avec force détails : « Si ces taches ne sont pas trop accentuées vous pourriez essayer de les faire disparaître en les frottant avec de la mie de pain qui ne soit ni trop fraîche, sans quoi elle colle, ni trop dure, sans quoi elle raye.

C'est une opération délicate exigeant beaucoup de soins. Faites-nous connaître vos résultats ».

Successivement, en 1937, 1947 et 1953, de nouveaux appareils de plus en plus perfectionnés furent mis en service.

Ce n'est que relativement récemment que le service de radiologie fut véritablement en mesure d'effectuer des examens radiologiques donnant toute satisfaction.

En dehors des deux appareils à 6 kenotrons pouvant atteindre les pénétrations et intensité maxima, le service central de radiologie, assurera incessamment les tomographies et la radiothérapie aussi bien profonde que de contact.

De plus, les appareils de courant galvanique et faradique, les ultra-sons, les ondes courtes, les ultra-violets, sans oublier la diathermie, apporteront aux malades les soins qui leur sont nécessaires.

Il faut de plus mentionner tous les appareils (scopie ou graphie) qui, dans les différents services, contribuent au diagnostic et au traitement de malades peu ou pas transportables (chirurgie-enfants, phtisiologie, contagieux).

Les statistiques des différents examens radiologiques permettent de se rendre compte, de façon saisissante de la considérable extension de la radiologie :

	Radiographies	Scopies	
En 1930	302	30	} tous militaires
En 1931	371	51	
En 1932	459	72	
En 1952	6.204	1.029	
En 1956	9.514	1.209	

Marcel André MAUGUIERE

(1935 - 1946)

Né le 29 avril 1889 à Tontenois-la-Ville (Haute-Saône), élève de l'Ecole de Santé Militaire, il soutint sa thèse à Lyon le 24 janvier 1914, et fut en fait le premier spécialiste d'Electro-radiologie de l'Hôtel-Dieu, conjointement avec le Docteur Lucy.

Il fut nommé le 1^{er} avril 1935, et démissionna le 1^{er} janvier 1946.

André-Bernard LUCY

(1935 -)

Né le 10 septembre 1895 à Dijon, il passe sa thèse devant la Faculté de Paris, le 7 novembre 1922 ; ancien chef de Laboratoire de physiothérapie et de radiologie de Paris.

Etabli d'abord à Paris, puis à Troyes, en 1930, il est nommé à l'Hôtel-Dieu le 1^{er} avril 1935.

DERMATOLOGIE

André MOUGEOLLE

Ancien externe des Hôpitaux de Nancy, il y soutient sa thèse le 23 décembre 1922. Dermatologiste à Troyes depuis juin 1923, nommé dermatologiste de l'Hôtel-Dieu le 1^{er} octobre 1940.

Ce n'est qu'en 1940 en effet, que fut créé à l'Hôtel-Dieu le service de Dermato-Vénéréologie.

Le Docteur Mougeolle en fut chargé ; il assurait également à l'époque le fonctionnement du Service des Mœurs de la Ville.

Réservé aux pensionnaires des maisons, aux femmes en carte, et aux partenaires des soldats allemands, atteintes de maladies vénériennes, ce service s'installe d'abord à la Maternité !!! Puis vu l'affluence, à la Salle Jeanne-d'Arc où tous les lits et les espaces vides, meublés de brancards, sont occupés.

Le plus grand nombre des hospitalisés l'étaient pour gonorrhée ; la sortie du malade n'était possible qu'après trois prélèvements négatifs, après réactivation.

Les examens étaient alors supervisés par le Docteur Jacobi dermato-vénéréologue de Berlin.

Les syphilitiques restaient à l'Hôpital douze à quinze semaines et ne sortaient qu'avec un B. W. négatif.

Le grand nombre des examens microscopiques, cent soixante à deux cents par semaine, obligatoirement faits au service et non au laboratoire, les piqûres, les B. W., les soins locaux obligèrent alors le Docteur Mougeolle à demander au Docteur Briffaut de l'aider dans sa tâche.

Ce dernier, acceptant ce surcroît d'occupation coopéra à la marche du service, avec beaucoup de compétence et de dévouement.

Fin 1943, le service fut transféré à Saint-Martin-ès-Aires, où il occupa tout le premier étage.

A la libération, le service fonctionne sous contrôle américain. Il cessera d'exister en 1946, au moment de la fermeture des maisons et à la fin de la réglementation.

Parallèlement, pendant et à la fin de la guerre, le Docteur Mougeolle, organisa un service de traitement de la gale. Environ 40.000 bains et frottes ont été administrés dans le sous-sol de l'ancien pavillon militaire.

Il faut à ce sujet signaler le dévouement des Infirmières, qui durant plusieurs années, travaillèrent dans une cave mal aérée, au milieu d'une atmosphère de soufre ou de Benzoate de Benzyle.

Ce service de gale devait d'ailleurs, en cas de typhus, se transporter aux portes de la ville, pour assurer une désinfection de tous les arrivants à Troyes.

Il donna sa démission le 1^{er} juillet 1946.

Pierre LETURQUE

Soutient sa thèse devant la Faculté de Médecine de Paris le 23 décembre 1941.

Nommé Dermato-vénéréologue de l'Hôtel-Dieu le 10 mars 1956.

Il n'existe pas encore de service autonome de Dermatologie, le nouvel hôpital des Hauts-Clos, en voie d'achèvement, comblera cette lacune.

Actuellement, le Docteur Leturque en plus d'une consultation externe, apporte ses soins aux malades présentant des affections dermatologiques, hospitalisés dans les différents services.

LABORATOIRE DE BIOLOGIE

Heric Pierre VALETTE

(1950 -)

Les analyses biologiques furent longtemps exécutées par divers pharmaciens, ou par le laboratoire municipal d'hygiène.

Plus tard, fut instituée une ébauche de laboratoire confiée à une laborantine, travaillant sous la direction du Docteur Pierre.

Mais devant la multiplicité des examens, devant la diversité des techniques, souvent aussi devant l'urgence de certains résultats biologiques, la création d'un véritable laboratoire de biologie, fut décidée.

L'ancien service fut totalement réorganisé et placé le 31 octobre 1950, sous la direction du Docteur Valette. Il soutint sa thèse de Doctorat devant la Faculté de Paris le 24 juin 1933. Il est diplômé de sérologie, d'hématologie, de parasitologie, de bactériologie ; il est titulaire du certificat d'aptitude aux fonctions de Directeur du Centre de Transfusion Sanguine qui fonctionne sous sa direction.

L'utilité de ce dernier centre qui a pris à l'Hôtel-Dieu une grande extension s'avère chaque jour de plus en plus nécessaire.

Il fournit aux Médecins et Chirurgiens de l'établissement une grande quantité de sang, de plasma et contribue pour une large part à l'efficacité des soins donnés aux malades et blessés.

En 1952, 741 flacons de sang frais et 386 flacons de plasma conservés furent ainsi préparés.

En 1953, 1.108 flacons de sang uniquement conservés et 450 flacons de plasma furent utilisés, tant à l'Hôtel-Dieu que dans les différentes cliniques de la ville.

Effort qui se poursuit en s'intensifiant encore au cours des dernières années.

De plus, des équipes mobiles ont effectué des déplacements dans les agglomérations les plus importantes du département, et ont ainsi groupé un nombre respectable de donneurs et effectué des prélèvements de sang.

La foi des créateurs du Centre de Transfusion était pleinement justifiée.

Il peut actuellement assurer la totalité des besoins de sang des établissements privés ou publics du Département.

ANESTHESIE - REANIMATION

Le temps n'est plus où plusieurs infirmiers musclés, imposaient au pauvre patient le supplice du masque...

L'anesthésie, discipline inséparable de la chirurgie, et lui permettant ses audaces, libère le Chirurgien de la notion du temps.

Une intervention peut si nécessaire être longue et l'opérateur n'est plus obligé de « lutter contre la montre ».

Le déchocage, si fréquent dans un service de traumatologie est également, maintenant, à l'ordre du jour.

Ginette BOURDY née PERROT

(1950)

Née le 8 juin 1924 à Paris. Ancien Externe des Hôpitaux de Paris, sa thèse (Paris 27 mars 1950) traite de « la place en anesthésie et en analgésie de la Procaïne administrée par voie veineuse ».

Titulaire du Diplôme d'Anesthésie et de Réanimation, elle est nommée Médecin Anesthésiste-Réanimateur des Services de Chirurgie de l'Hôtel-Dieu le 27 juillet 1950.

CONCLUSIONS

Ainsi les Spécialistes, ont donné et donnent leurs soins aux malades de l'Hôtel-Dieu, avec compétence et dévouement.

Nous n'avons mentionné que les Chefs de Service, n'ignorant pas pour autant tous ceux qui, autour d'eux, qu'il s'agisse d'Assistants, d'Internes, d'Infirmiers et d'Infirmières, participent au traitement des malades.

Apportant ainsi à la Médecine une aide grandissante au cours des siècles, les Spécialistes de l'Hôtel-Dieu de Troyes, ont vu leurs moyens d'investigation et de traitement sans cesse perfectionnés.

Les récentes découvertes, l'utilisation de l'atome par exemple, offriront encore aux Spécialistes des possibilités plus grandes encore et amèneront, sans aucun doute, la création de disciplines nouvelles.

Ceci ne rendant que plus indispensable la coopération étroite de tous autour du malade.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE TROYES

- DELATOUR. — Les médecins de l'Hôtel-Dieu de Troyes de 1569 à nos jours (1954).
- DELAUNAY Paul. — Le monde médical parisien au XVIII^e siècle. Paris 1906.
La Maternité de Paris. Paris 1909.
- GUICHET. — Histoire de la Médecine à Troyes (1880).
- GUR. — Les examens de réception à maîtrise d'un chirurgien et d'une sage-femme à Troyes au XVIII^e siècle (Annuaire de l'Aube 1931).
- GUYOT. — Notice sur les établissements hospitaliers de Troyes (Annuaire de l'Aube 1853).
- LAIGNEL LAVASTINE. — Histoire générale de la Médecine. Paris 1936. 3 vol.
- LAMOURET. — Les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu de Troyes de 1538 à nos jours (1956).
- PITHOU Nicolas. — Histoire de l'Eglise de Troyes. Copie appartenant à la bibliothèque de la Société Académique de l'Aube, du manuscrit de la Bibliothèque Nationale.
- Cabinet CARTERON (médecine). — Catalogue dressé par Léon Pigeotte. Les pièces les plus importantes sont les N^{os} 652, 805, 823.
- Manuscrits N^{os} 2658, 2659, 2660, 2661.

ARCHIVES MUNICIPALES DE TROYES

Série H. 14, 15, 16 registre.
Police.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE L'AUBE

- Série C. 1167.
- Série L m⁵ - 367, 369, 370.
- Série M⁵ C. M⁵ d. 7. 14.
- Série 48 H - Registres des Délibérations de l'Hôtel-Dieu jusqu'en 1780.
- Série R* médecine.

ARCHIVES DE L'HOTEL-DIEU

Registres des Dél'ibérations de la Commission administrative depuis 1780 jusqu'à nos jours.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Le Vice-Président du Conseil de l'Université de Paris,
Léon BINET.

Le Président de Thèse,
Léon BINET.

Le Doyen de la Faculté
de Médecine de Paris,
Léon BINET.

